

Minuit-Jules (extraits)

Claude Haeffely

Volume 14, Number 1-2 (79-80), 1972

Poètes du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30638ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeffely, C. (1972). Minuit-Jules (extraits). *Liberté*, 14(1-2), 120–130.

Minuit - Jules

(extraits)

POST-FACE

Cette petite est folle ! ne cesse de répéter le ministre du Prestige à la fin d'un très long discours émaillé de citations d'écrivains illustres.

Il faut en faire de la confiture d'angoisse affirme le choeur des députés présents. Les secrétaires applaudissent à l'unanimité. Hache prend quelques notes, se gratte la tête avec une plume d'oie, et déclare : Elle est rousse, belle sous les bras, pas mal du tout dans l'ensemble et la toiture est en bon état. Evidemment elle ne possède pas de salle de bain . . .

Ni eau ! Ni gaz ! Ni électricité ! hurle le ministre du Prestige, c'est un cas de force majeure. Il faut l'enfermer.

Hache sort de sa poche une immense carte et fait alors remarquer que la petite possède son métro particulier. Une ligne directe de la tête aux pieds, c'est la ligne la plus rapide et la plus moderne. Ensuite une foule de lignes secondaires mais possédant un charme . . . des panoramas uniques au monde.

Cette fois-ci le ministre des transports se lève et quitte la salle. Il a honte. Tout le monde sait que sa femme ne possède pas la moindre petite ligne de vie. Une bonne . . . avouait l'autre jour son attaché de Presse je n'ai pas réussi à lui sortir le moindre cri. Une tombe, rectifie l'abbé Cloque en se signant.

Cette fois-ci Hache attaque à fond. Debout sur une chaise, le doigt pointé vers l'avenir il ose dire que la petite ne porte pas de pyjama, qu'elle dort toute nue, possède un sein de secours, une tire-lire souple et des économies intéressantes.

Le ministre des Richesses Surnaturelles lève les bras au ciel pour demander qu'elle soit remise en liberté, affirmant qu'une telle jeune fille devrait sûrement attirer au moins quelques millions de touristes. Pour commencer, dit en souriant l'abbé Cloque, pour commencer. Hache se contente alors de passer une série de diapositives en couleurs. Des portraits de famille. Tous, très excessifs. Cette petite est complètement folle pense Hache en son for intérieur, elle devrait prendre le pouvoir.

Mais les juges sont à la sortie. Hache demande alors la permission de l'embrasser. Elle est là, debout, au milieu du parc, nue sous la pluie.

Cette petite est folle... cette petite est folle... mais le monde dort à poings fermés.

LA VEUVE RIPOST

Je rêve. Je rêve que ces demoiselles se sont endormies sur leur machine à coudre. Je rêve que mon dernier roman n'avance plus. Moi-même, l'auteur, suis cousu de fil blanc. Ce n'est pas sérieux. Je me réveille le front en sueur. Mais je continue de rêver. J'appelle le concierge du Père Lachaise. Le téléphone est coupé. Il me fera toucher sa jambe en bronze coulée dans un petit canon pris à l'ennemi. Cette jambe est un chef-d'oeuvre me dit-il fièrement en me souriant de toutes ses fausses dents. Pas possible, nous sommes à Paris-France, en voyage de noce, la petite et moi. Je l'ai trouvée un dimanche après-midi dans un arbre. J'ai loué tout le cimetière du Père Lachaise pour jouer avec elle à cache-cache entre les tombes.

Une bonne surprise, non ? Un bon début au pays des ancêtres. Des milliers de tombes. Des noms connus. Un vrai cours d'histoire et de littérature française. Quelques noms recouverts de fleurs. La veuve à part, toute seule dans son coin. J'étais triste. Et la petite qui me lance tout à coup : c'est elle ou moi !

Ah ! c'est trop facile, m'écriais-je en colère, je veux mourir d'amour. Tu comprends : mourir d'amour. C'est très difficile et je n'y arriverai jamais avec toi. J'essayais donc d'imaginer la vraie veuve Ripost, telle qu'elle était, et non telle qu'elle aurait dû être. Corneille est un con dis-je à la petite, je préfère Racine.

Un match s'engage alors entre la petite et moi. Elle encore si vivante, jeune et jolie. Moi, un pied déjà dans la tombe. C'est injuste, nous arrêtons ce duel oratoire pour aller casser la croûte sur la tombe d'un maréchal du premier Empire.

La petite semble enfin comprendre que nous vivons des heures historiques. Elle cesse de grincer des dents et nous faisons une partie de billes françaises. Après le dessert, c'est excellent ; cela peut à la rigueur remplacer le baiser chinois. Nous avons un peu oublié le Mont Royal et tous les amis du Carré. Et pour une fois, j'arrive à bronzer sans attraper un coup de soleil sur le nez. Je félicite la petite qui vient de découvrir la tombe du philosophe inconnu. On s'agenouille tous les deux, côte à côte, et je lui pose alors cette question très intelligente : Préfères-tu les chevaux bleus aux automobiles fleuries ? Sans réfléchir, elle me répond qu'elle ne fréquente que les chevaux noirs qui tirent des corbillards fleuris.

Pas trop mauvais... et je continue : aimerais-tu voler de tes propres ailes ?

Elle me répond sans hésiter : Non ! Jamais ! car les pamplemousses sont moins rapides que les trains électriques.

Là, elle m'en bouche un coin. Je l'embrasse. Elle me tire la langue. Tant pis, je m'en fous, et je poursuis en la menaçant cette fois-ci de la fouetter : que diriez-vous si je vous envoyais au bain pour conspiration contre la Reine ?

Elle bondit alors sur un socle vide pour me dire en pleine face : Impossible, Monsieur, car je suis la reine !

Bravo ! merveilleux ! mes enfants, s'exclame la Veuve Ripost, vous venez de gagner une bouteille de champagne. Bouteille que nous bûmes au lit, la petite et moi.

LA COUPURE

J'affirme qu'elle est nue sous la pierre. Je sens l'alcool à plein nez, oui, je suis sans doute encore ivre, je le sais.

C'est pour cela qu'ils m'obligent à rester aux portes de l'église.

Bergère légère dans son vitrail, quand elle sort de son décor de verre pour fuir le long des murs, je vous dis que les nuits sont belles.

Mais j'attends depuis des siècles et je dors debout. Parfois mes rêves rejoignent d'anciens baisers et je chante.

Dans ce désert minéral, les statues se font de plus en plus lourdes. Il est déjà trop tard pour espérer, les femmes abrègeront leurs prières.

Tout à coup, la rue exagère. Je relève alors sa jupe et lui peins les fesses en blanc. Nous renouons avec la vie, du moins avec une forme de vie imprévue. Je lui fais des promesses à voix basse pour ne pas éveiller l'attention des gens. Elle ne me regarde même pas. Son corps a pourtant frémi, j'en suis certain. Je l'oblige à tourner sa tête vers le ciel et lui murmure : vois là-bas, ces champs d'orge, de blé, de colza . . . respire ce vent léger qui passe et repasse, amoureux fou de ces espaces inhabités. Le scandale éclate. C'est l'oeuf dur qui l'emporte, et ses lèvres dévorent toutes les routes qui se dirigent vers l'océan.

A l'Atlantic-Hôtel, dans un suprême effort, je lui repeins une fesse en noir afin d'exprimer un désespoir total qui devrait normalement la faire réfléchir.

Hélas ! ses jambes s'allongent déjà jusqu'à la plage et je sais que demain à l'aube, elle gagnera la haute mer. Je sens autour d'elle toutes sortes d'hélices gourmandes qui s'emparent de son corps pour me le soustraire peu à peu et me laisser seul sur le quai avec ma peine, grosse comme une tête d'épingle. J'espérais que la proximité de la mer me ferait retrouver l'usage de mon corps. Je l'avais suppliée dans les couloirs mal éclairés de l'hôtel, je l'avais suppliée jusqu'aux larmes, de me laisser d'elle un souvenir quelconque, un de ces petits riens qui font quand même plaisir lorsqu'on a tout perdu.

La salope n'avait versé dans mon café noir que des reproches suivis d'injures d'une grossièreté insupportable. Nous avons laissé la chambre au petit jour dans un état épouvantable.

Il ne nous restait plus que la violence à partager, pour le reste, c'était déjà une autre histoire qu'il faudrait commencer au plus vite afin de ne pas sombrer dans l'ennui général qui régnait alors en ville.

Je dois sentir le rhum mais tant pis, si je ne ressemble pas au Prince-Charmant, j'ai quand même encore toutes mes dents, je peux mordre. C'est important de pouvoir le rappeler de temps en temps à tous ceux qui me prennent ou me traitent comme un chien. Ce que ces imbéciles ignorent, c'est que je puis aussi être un porc qui leur ressemble.

En sortant de l'église, elle m'a caressé et m'a donné un susucre pour que je ne lui morde pas les mollets. Jolis petits mollets qu'elle tente de conserver dans du coton. Jambes épilées chaque semaine chez un spécialiste dont le nom figure déjà dans le gros Larousse illustré. Un jour, j'oserai lui dire que j'ai faim donc que je l'aime. Elle m'abandonnera sûrement ses souliers en peau de lézard que je pourrais dévorer sous ses yeux attendris. Comme toutes les autres, elle m'a reconnu sous mon déguisement en papier journal. Comme les autres, elle est merveilleuse et tentera d'avoir une parole de bonté et

de faire un geste . . . un petit geste furtif qui ne la compromette pas trop. Un dimanche à la sortie de l'église, quand son type tourne encore son regard vide vers le ciel bourré de péchés.

Je remercie tout ce beau monde par un grognement des premiers âges de l'humanité. Comme c'est bon de remonter d'un seul coup cent mille années d'Histoire stupide pour se retrouver là, dans ce poème inintelligible que je mastique avec passion.

Chaque nuit des chasseurs aux dents jaunes font irruption dans ma cabane pour me faire avouer des crimes que je n'ai pas commis.

J'en invente bien sûr, des monstrueux. Ils sont heureux et me remercient très poliment.

Elle, dans sa boîte à lunch, ne cesse plus de divaguer. Son dernier baiser sèche au fond d'un vase.

Je vais descendre lentement les marches de l'église jusqu'à ce que mes mains tendues rencontrent enfin la vie des uns, la mort des autres.

Quand toute la ville s'enfonce dans la bière et les cochonneries, quand les nains convoitent des géantes qu'ils ne posséderont jamais, lorsque les rats rejoignent fébrilement leur poste de combat . . . je me demande alors pourquoi ils m'ont appris à lire et à écrire.

En effet, de qui, de quoi s'agit-il ?

TRAFALGAR

Pris entre deux nuages complètement ivres, le fleuve coule paisiblement vers la mer. Ah ! fait la bijoutière en s'égratignant le bout du doigt sur la pointe du Mont Blanc. Elle perd un peu de sang, et les montagnes deviennent rouges, et le fleuve perd la boule, et les nuages vont se noyer dans l'océan.

De sa fenêtre, immobile, la bijoutière contemple toutes ses rivières de diamants. Dissimulés dans le décor, quelques gardiens jouissent d'une excellente santé. Leur réputation est également à l'épreuve du feu.

Quand la bijoutière ferme les yeux toute nue devant son grand miroir bronzé, sa petite cervelle se remplit alors d'images très musclées. Tous sont au moins avaleurs de sabres.

Elle sait aujourd'hui que minuit approche et qu'il lui faudra renoncer au paradis.

A pas de loup, ses gardiens s'approchent du lit et veillent sur tous ces bijoux enfouis au plus profond de son corps. Notamment cette pierre précieuse qu'elle porte très bas, ne cessera jamais de l'alarmer. Les heures passent, les saisons, les années. La riche bijoutière vient de se perdre dans l'eau trop pure d'un diamant qui porte maintenant son nom en majuscules, comme un désir inavouable.

Il monte par l'escalier, enfonce la porte du coffre-fort et tient la bijoutière dans ses grosses mains de voleur.

Des cheveux aux poils, il n'y a qu'un pas. Elle l'encourage, affolée. Il la repousse, tue les gardiens endormis et ferme la porte à clef. Combinant toutes sortes d'outrages aux jeux des chiffres qui l'obsèdent, il trouve que le rouge lui va bien et la tue.

Ah! soupire la bijoutière en extase, emportez-moi sur le Mont Blanc. J'adore la neige et la glace combinées au soleil... cela me rappelle un diamant.

Comme tu me brûles, comme tu es noir !

Et la bijoutière brille de tout son éclat.

L'homme pénètre alors dans une vaste marge de silence réservée aux criminels. Il écrit ensuite sur les murs une chanson de gestes, glorifiant l'absolue nudité des pierres, et finit par se prosterner aux pieds de sa victime. La bijoutière ressemble au Mont Blanc sous les neiges éternelles. Ses mains pendent, désarmées et son regard vide, vient de triompher de la mort.

Ses lèvres en carton implorent un dernier baiser, son ventre empaillé ne contient plus aucun secret.

Le voleur s'est évanoui dans la nature. La suite au prochain numéro.

Actuellement, les touristes, artistes et autres animaux peuvent admirer son bas-relief en or exposé au Musée du Louvre à Paris. Des gendarmes nous ont signalé que ses jambes traînaient sur toutes les plages à la mode. Hélas, son bras gauche a disparu, sans doute l'oeuvre d'un collectionneur maniaque, quant au bras droit, il est ancré au large de Gibraltar. On peut aller voir la tête de la bijoutière sourire sur un socle à Trafalgar Square.

LE MARCHAND DE SABLE

Je la désire toujours dans les nouilles cette femme encore tiède dont les bras ont glissé le long d'un mur tapissé de musique ancienne.

J'imiterai bien sûr par la suite le son aigu des premiers baisers, puis les accords profonds des supplications éternelles.

Gémissements des corps enlacés tour à tour glorieux et défaits.

Deux seins lourds pendent dans l'encadrement d'une fenêtre donnant sur l'océan. Le soleil est immobile et la mer est trop cuite.

Il m'arrive d'être appelé au chevet des amants malades dont les gestes impuissants ne procurent ni l'obscur délivrance ni l'orgasme essentiel dévoilant les anti-chambres de la vie.

Au-delà des amours successifs, incontrôlables et nourris par des forces aveugles, me voilà m'inclinant devant chaque lit

défait que je remuerai comme des cendres encore chaudes. Et c'est dans l'immense fleur fanée du plafond que je retrouverai peut-être le goût d'autres lèvres aux multiples pouvoirs.

Puisque je la désire dans les nouilles encore tièdes cette femme inconnue qui se noie dans les brûmes du temps passé, dans l'indifférence quotidienne, dans l'avenir incertain. Et me voilà hurlant comme la bête prise au piège.

La touffe noire s'impose, descendue du ciel. La touffe grandit et s'étale sur l'enclume d'un désir partagé. Quand le Triangle règne sur mon sommeil de brute, je la désire une dernière fois dans les nouilles cette femme anonyme et sans voix dont la fente invisible n'existe dans aucun livre.

Sa gorge déjà roucoule et ses lèvres se crispent. Et ce phallus idiot braqué vers d'impossibles cibles... lourdes couilles en prière.

Je ne la tiens sous moi que retenu par le goût de cet instant insupportable, pour la mieux pousser dans les bras des dieux préhistoriques : sperme enfoui au plus profond de son ventre pour les besoins de la race nouvelle. Je vois s'ouvrir ses cuisses d'ouest en est et le sang glisser du Nord au Sud.

Je vois ses bras retomber en flamme et son corps épuisé, implorant la grâce des bourreaux. Debout, cernée par les miroirs implacables de sa chute, elle m'attend dans sa nuit velue, bourdonnante de rumeurs écarlates, comme prise au centre d'un frisson minéral.

Le ciel se déroule à nos pieds.

Je sens alors venir la fin. Elle, songeant encore à son ventre dont le vide profond l'angoisse. Moi, déjà dissimulé sous la haute porte cochère des marchands de sable.

Peut-être enfin dormira-t-elle ?

Et nous ne parlerons plus jamais d'amour.

PREMIER MANIFESTE EN QUEUE DE POISSON

Le choléra, la guerre ! j'éclate de rire. Mais non, soyez sans crainte, ce n'est pas pour nous. Un pigeon chie sur la tête d'un héros. Les cloches sonnent. Tout est bien qui finit bien. Qui vivra, verra. Un homme se brûle la cervelle, un autre se roule dans l'herbe avec des femmes bourrées d'orge et d'avoine. La nuit descend, le jour se lève et le spectacle continue.

Un glaçon tinte curieusement dans mon verre de jus d'orange. Un peu plus de gin ? me demande une inconnue. Le ciel est bleu et les filles sont jolies. Je suis amoureux d'une grenouille. Comme c'est original n'est-ce pas ? Je m'empresse de barbouiller sur les murs de mon bel appartement le tout dernier visage de ma bien-aimée.

L'émission est excellente, les téléspectateurs vont se régaler, les cuisses sont appétissantes. Avec de l'ail et du poivre, ces petites femelles sont délicieuses. Inutile d'insister, les livres de recettes sont aujourd'hui innombrables. Elle est donc serveuse au Bar Vert, et j'avoue tout de suite que l'endroit me plaît. Une nappe blanche, des verres robustes, des collections de cuillères invraisemblables, des hommes d'affaires pas du tout pressés, gros et maigres, vulgaires à souhait, parfaitement habillés. Elle se penche vers moi pour me suggérer d'une voix douce de prendre un apéritif. Je tombe en amour, et commande immédiatement une douzaine de **scotchs on the rock**. Quelques mots anglais font très chic dans ce décor violacé. En général, après mon septième verre je parle couramment anglais avec l'accent de Boston.

Elle me propose ensuite sa cuisse comme plat de résistance. J'y grave un coeur en tire-bouchon. Mon coeur. Son prénom et le mien, enlacés bien sûr, comme sur les cartes postales. Elle sent parfaitement que nous allons nous aimer pour de bon. D'ailleurs, je reste là jusqu'à la fermeture. J'ai glissé au patron un énorme pourboire. A minuit je ne résiste plus au sommeil. Je m'endors après avoir glissé correctement sous la table.

Le prestigieux restaurateur fait déposer dans mon assiette le très classique avertissement : **don't disturb please**. Le monde des Affaires . . . de toutes les affaires encore possibles et imaginables. Calvaire ! J'écris des poèmes idiots, de courts récits pour les gens peu informés, des histoires pour mes voisins qui n'ont pas la télévision. Je dessine sur mes plafonds des champs de fleurs et des petits oiseaux. C'est dommage de ne pas sentir en soi une vocation et d'habiter là depuis des années . . . la tête vide, l'esprit libre. Parfois je m'envole pour aller me poser sur un arbre du Carré. Je ne suis là pour personne. Le téléphone sonne.

CLAUDE HAEFFELY